

## Le « grand nombre » à la quatorzième triennale de Milan 1968

Claude Beaulieu

---

Number 52, Fall 1968

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58218ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

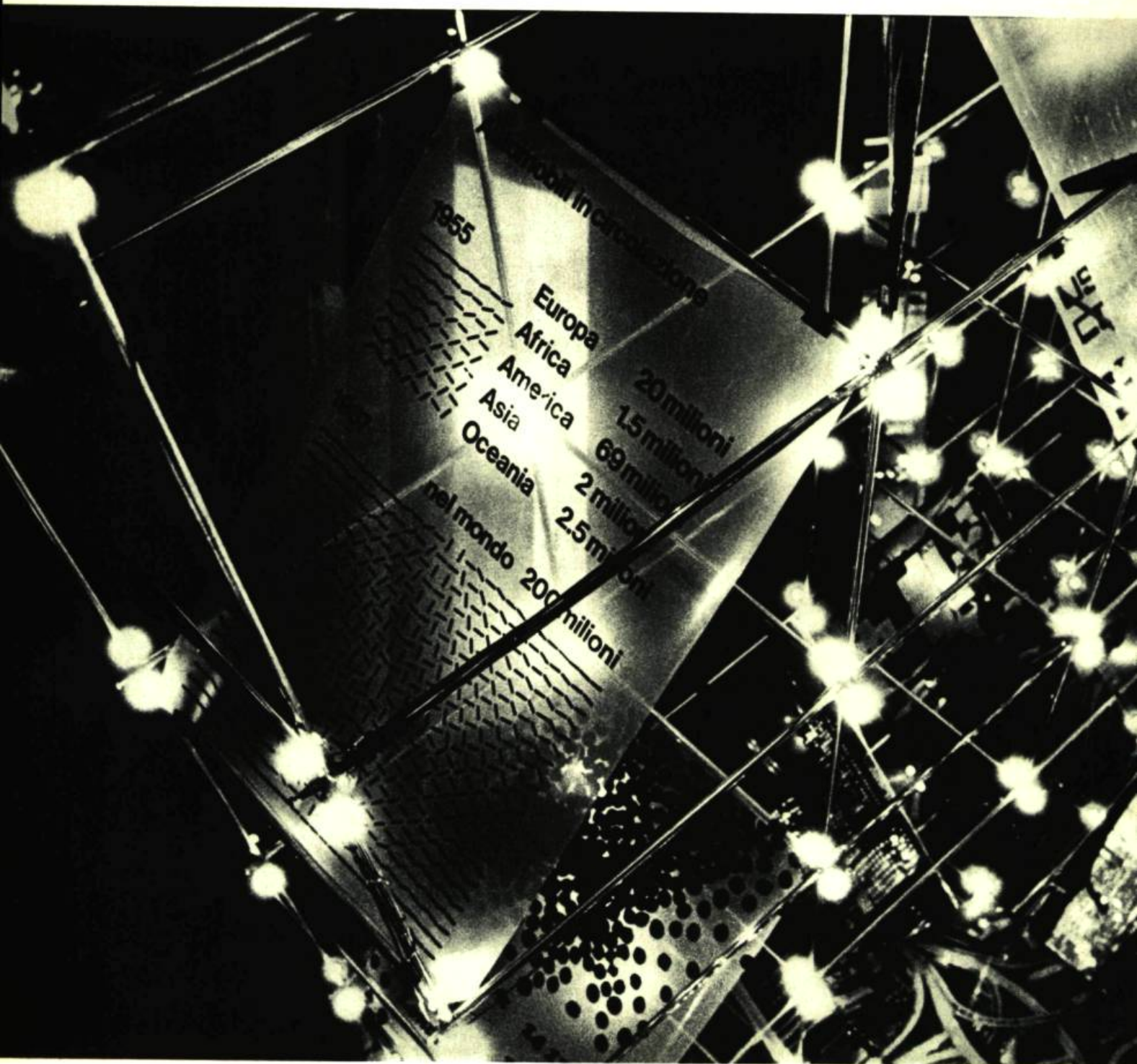
1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Beaulieu, C. (1968). Le « grand nombre » à la quatorzième triennale de Milan 1968. *Vie des arts*, (52), 48–55.



# LE "GRAND NOMBRE" À LA

PAR CLAUDE BEAULIEU





La Triennale de Milan 1968 s'étant trouvée sur le chemin de la poussée revendicatrice des étudiants, elle avait fermé ses portes pour les réouvrir le dimanche 30 juin.

Cette année, le thème proposé était le "Grand Nombre" : sujet touchant les problèmes de la société actuelle sous les aspects : étendue, production, rapports, communications, organisation de la vie quotidienne comme l'indiquait le manifeste de la Triennale. Ce thème s'adressait avant tout à l'urbanisme dans ses conceptions générales ou dans certains aspects de détail, puis à l'architecture et à l'objet. Sujets brûlants propres à chauffer les jeunes esprits en révolte contre, d'une part, l'état de sclérose dans lequel on maintient la routine des méthodes de formation, ou plus simplement et directement les cadres et l'équipement de travail dans certaines universités, d'autre part, l'embrigadement dans lequel on les entraîne afin de grossir l'armée des consommateurs qu'on veut gaver de tous les produits d'industrie, par le truchement de la publicité, de la présentation et des facilités d'acquisition, à un rythme toujours accéléré. On sait que cette production massive prise dans un engrenage irréversible se déverse sur une population urbaine qui se gonfle de façon phénoménale depuis le siècle dernier, avec une pointe alarmante depuis la fin de la dernière guerre, annonciatrice de perspectives inimaginables.

L'esprit même de la Triennale de Milan est propice à une telle manifestation qui se doit d'être résolument tournée vers le futur le plus téméraire. Par l'agressivité de ses moyens d'expression la Triennale doit inquiéter le visiteur par l'impulsion qu'il reçoit, par les problèmes qui le concernent, avec toute l'acuité d'une raison essentielle de vie.

Comment les diverses nations ont-elles interprété le thème qui leur était soumis ? Plusieurs pays se sont contentés de faire une mise en scène avec une certaine complaisance dans le scandale et une position anti-esthétique, en se servant d'éléments purement utilitaires dont les arrangements prenaient des allures d'improvisation : le son, les bruits suggestifs, les projections et les effets d'éclairage, les photos avaient un emploi de vedettes : de grandes photos projetées en clignotement, de grands tubes sonores suspendus dans l'espace comme de cauchemardesques tentacules distribuant à leur extrémité des sons chuchotés, amplifiés et obsessionnels. Un pays a voulu marquer le coup de sa marche sans retour par la caricature d'un détail du Parthénon, ruine d'une ruine. Cet antiesthétisme ne serait-il pas la recherche d'un nouvel esthétisme ? La plupart des thèmes de présentation et leur expression plastique par des schémas d'organismes urbains voulaient démontrer l'absurdité de la vie urbaine actuelle : usage négatif ou insuffisant du cadre de vie, instabilité ou projection obsédante des sociétés industrielles d'aujourd'hui, urbanisation envahissante et mal comprise de la campagne, et protestation des jeunes incohérente et vitale. Tous ces thèmes servent d'introduction à l'exposition. On avait fait appel à des urbanistes, des architectes, des sculpteurs ou des graphistes pour illustrer ce secteur de mise en ambiance. Saul Bass et Herb Rosenthal, par exemple, utilisent un volume impressionnant de classeurs dont certains sont entrouverts selon un certain sens de l'équilibre pour figurer le climat étouffant, angoissant de notre monde classifié qui va jusqu'à la démence. Les architectes Alison et Peter Smithson se servent de l'amoncellement de structures provisoires pour condamner les transformations et le camouflage des villes actuelles sous l'enchevêtrement des échafaudages de toutes sortes.

*Ci-contre* : Introduction à l'Exposition axée sur le Thème du "Grand nombre" : les grands phénomènes du développement démographique. Détail de la partie technique.

# QUATORZIÈME TRIENNALE DE MILAN 1968



Cette section d'ordre général conçue et réalisée par des représentants de toutes nationalités servait d'introduction au thème proposé. Quatorze nations avaient répondu à l'invitation. Il est étonnant de constater comme une proposition peut suggérer de vues divergentes, parallèles ou marginales — ce qu'on avait bien vu d'ailleurs, à l'Expo 67.

Si on saisissait, dans certaines présentations de pavillons nationaux, le souci de condamner justement cet avilissement de l'individu par la monotonie du geste qu'engendre la répétition de l'objet tristement utilitaire, en opposition avec l'improvisation non moins déprimante d'objets hétéroclites qu'on lui fait avaler bon gré mal gré, on découvrait que la volonté de créer un objet ou de développer un thème bien circonscrit, vital pour la vie urbaine de demain était limitée à très peu de pays. Certains espaces servirent avant tout à l'étalagisme, à la présentation de produits d'artisanat ou de réalisations exceptionnelles mais en dehors du thème. D'autres même utilisèrent l'exposition à des fins publicitaires. Tel le Mexique qui développa à partir du logotype "Mexico 1968" d'expression *op art*, une composition optique sur les jeux olympiques de Mexico : grand dédale zébré, obsédant, agrandi jusqu'au gigantisme, projetant du plafond au sol des volumes, supports d'une habile publicité graphique mise à la disposition des visiteurs. Ou la Roumanie qui exposait des céramiques, des sculptures, des tapisseries et des objets en métal précieux, d'une richesse capiteuse, aboutissement exaltant d'une tradition prolifique mais sans emploi pour le grand nombre. Paradoxe pour un pays socialiste. Des objets utiles et agréables, que les moyens de diffusion à l'échelle mondiale nous font connaître dès leur sortie, étaient exposés aux stands de la Hollande, de la Suède, de la Finlande qui présentait également des sièges en cartons ondulés montés comme des boîtes à emballage, objets éphémères pour consommation massive, ce qui laisse rêveur sur la vie de demain. Dans ce domaine, la France a poussé très loin sa présentation d'objets dont les formes renouvelées ou évoluées vers une simplification décorative sont essentiellement conçues pour la grande consommation. Intelligemment groupés et composés avec une murale de Folon, ces objets, dont plusieurs avaient malheureusement disparu, se rattachaient à un os bien dans la note de la Triennale : une énorme dégoulinade en caoutchouc-mousse plastifié de César, répandue au beau milieu de la pièce pour servir de long et scandaleux divan. L'Italie se devait de pousser la démonstration du thème en dépassant la simple recherche plastique ou urbanistique pour s'attaquer à un problème, débordant largement le cadre de la Triennale. Le choix s'est porté sur le dessalement de l'eau de mer. Problème qui va de pair avec celui de la pollution des eaux. Le sujet est du plus grand intérêt, car il prendra une importance de premier plan en un avenir qui est plus près qu'on ne le croit. La présentation était plaisante, bien que trop axée sur un étalagisme qui amène le grand public à planer superficiellement sur le décor et qui laisse les spécialistes insatisfaits.

C'est l'Allemagne de l'ouest qui a peut-être le mieux répondu au thème de la Triennale. Dans un cadre sobre sans fausse ou extravagante mise en scène, elle a présenté des éléments d'équipement urbain dans une parfaite conception de synthèse, mise au point avec toute l'acuité qui lui est propre. Aucune complaisance dans la présentation ; une grande actualité dans le sujet traité ; des solutions positives sur le plan pratique. Mettre de l'ordre dans la signalisation urbaine est un problème qui semble échapper aux édiles de la plupart des villes. L'équipement de rue, composé d'éléments pré-moulés en polyester et fibre de verre, se combine en une série de kiosques à destination multiple et une colonne indicatrice, dans laquelle les motifs, interchangeables, répondent à toutes les exigences.



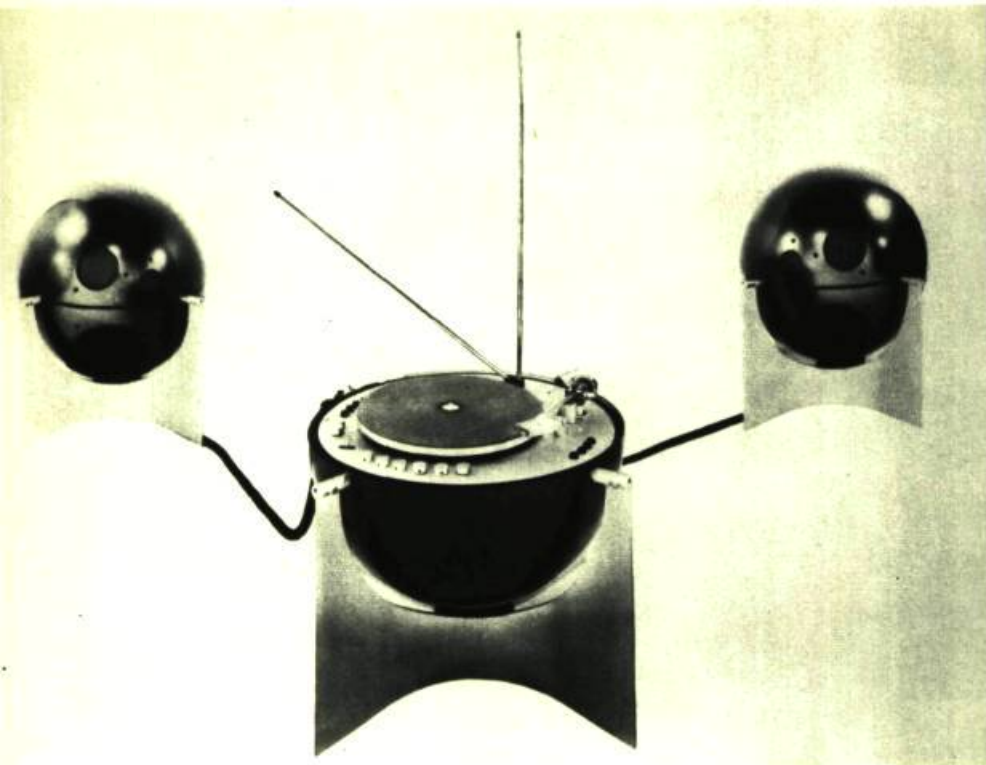
**Ci-dessus :** Le problème de la créativité : la nouvelle dimension de la communication. Ces classeurs illustrent une vue ironique d'un monde enserré dans une classification étiquetée. Saul Bass et Herb Rosenthal.

**Ci-contre :** Motif des jeux olympiques de Mexico développé en trois dimensions au stand du Mexique.

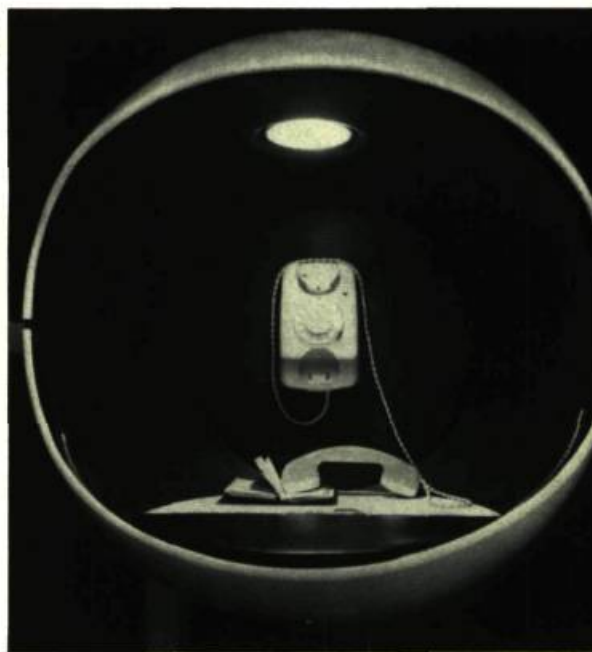




MEXICO 68

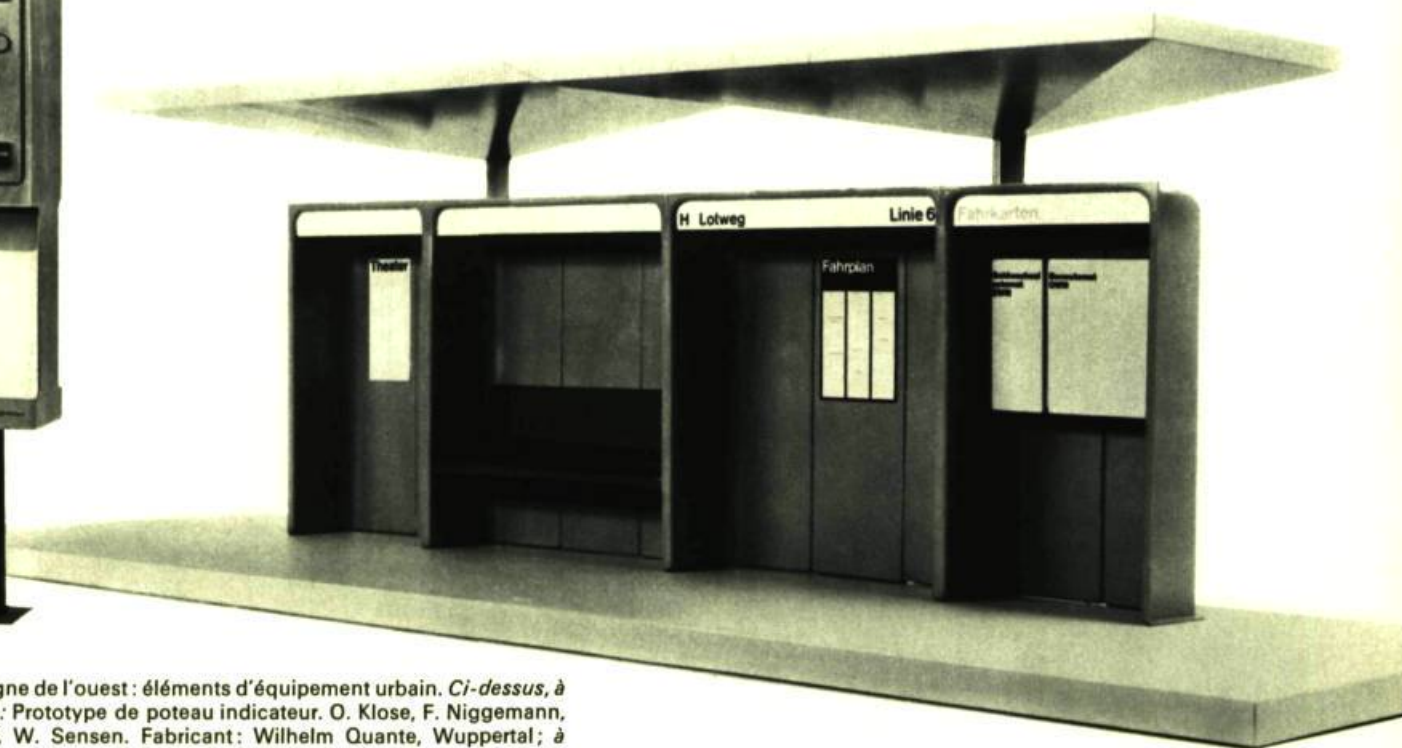
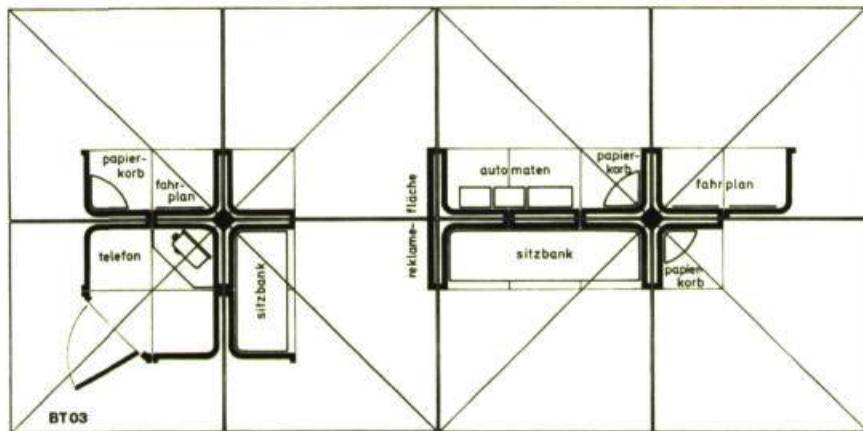
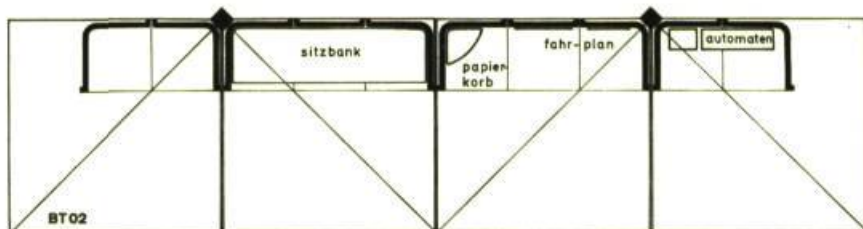


Divers objets exposés par la France. *Ci-dessus, à gauche* : appareil stéréophonique ; *à droite* : appareil de télévision ; *ci-contre* : "divan" en caoutchouc-mousse plastifié de César ; *ci-dessous* : Cabine téléphonique.

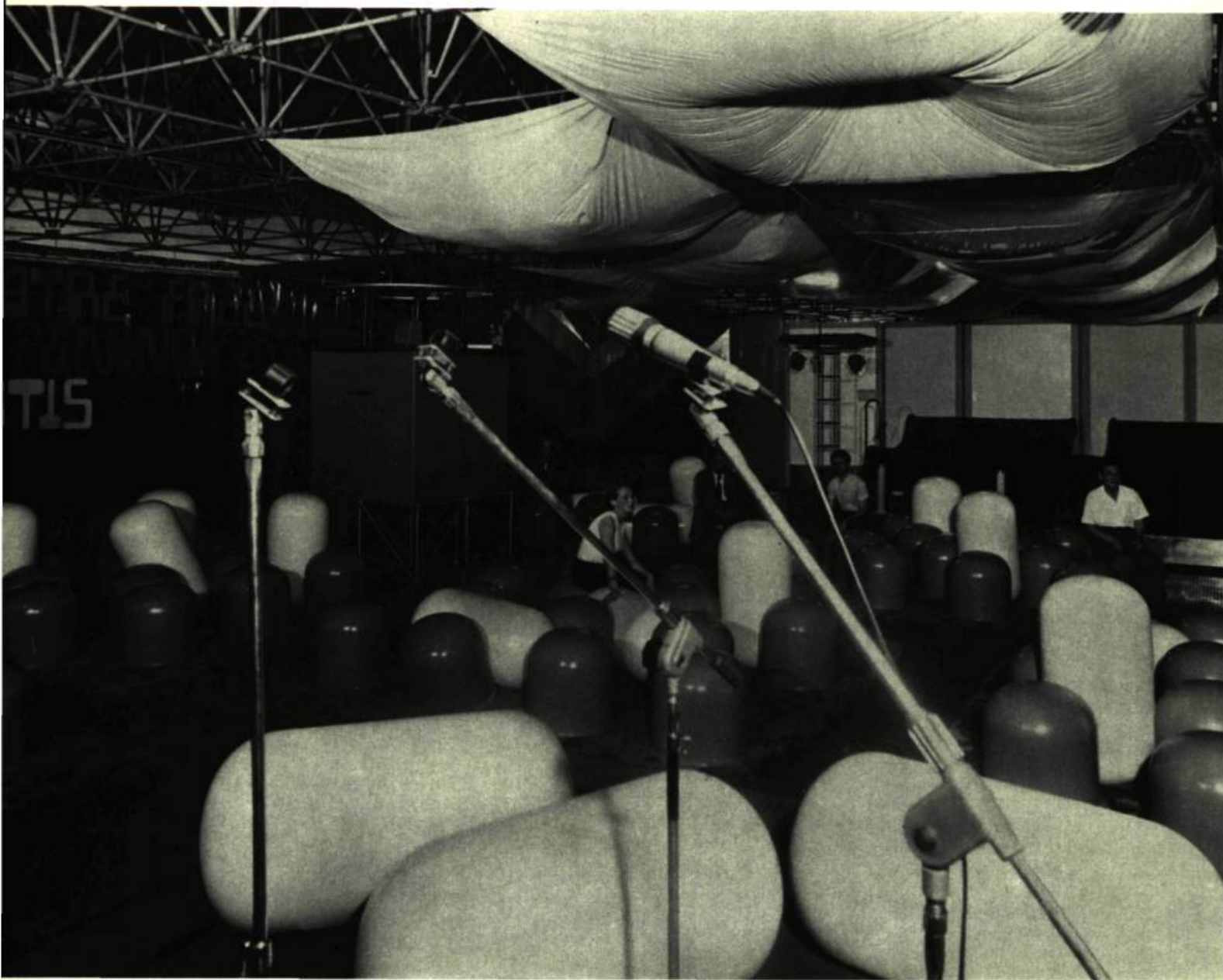




Le Canada était logé dans un grand espace tout en longueur, aménagé selon un plan minutieusement et subtilement étudié où toutes les disciplines formulées par la Triennale étaient dûment représentées. Mais aucune trace du thème. En marge de la donnée essentielle, un groupe officiel quelque peu hermétique s'est complu à étaler des réalisations d'urbanisme, d'architecture, d'art intégré et de design déjà classées qui n'apportent rien de révolutionnaire ou d'inédit dans la production destinée au "plus grand nombre".



Allemagne de l'ouest : éléments d'équipement urbain. *Ci-dessus, à gauche* : Prototype de poteau indicateur. O. Klose, F. Niggemann, U. Reif, W. Sensen. Fabricant : Wilhelm Quante, Wuppertal; *à droite* : prototype d'ensemble de refuge en polyester armé de fibre de verre. K. Gröbli, H. Lindinger, J. C. Ludi, R. Schärer, C. Schnaidt, M. Weiss. Fabricant : Carboplast G.m.b.H., Marl.



Pourquoi notre pays qu'on se plaît à citer comme celui du vingt-et-unième siècle se manifeste-t-il de façon aussi maniérée, aussi statique à la Triennale dont l'esprit dynamique, voire scandaleux est résolument tourné vers l'avenir? On revoit évidemment avec fierté des reproductions de l'université Simon Fraser, ou de la station de métro Peel; on rêve de remplacer les horribles bancs installés le long des trottoirs de Montréal par les bancs en béton moulé de Pierre Rivard; on peut admirer les nouvelles bouches à incendie exécutées d'après un design adapté aux finesses d'une architecture aboutie. Mais tout ce polissage, très civilisé, aurait gagné à servir de cadre à une recherche impulsive sur un sujet vital pour l'avenir d'une population qui souffre trop de l'improvisation et du rabouddinage dans le domaine de l'aménagement urbain. Il est dangereux de travailler en vase clos quand il s'agit de mesurer le pouls du pays entier, qui bat, il me semble, d'un sang vigoureux.

*Ci-dessus: étalage de "containers" dans un coin de l'importante participation de l'Italie.*



Canada. *Ci-dessous*: Bouche d'incendie. Fabricant: Terminal City Iron Works Limited, Vancouver, C.-B.; *ci-contre, en haut*: banc en béton moulé. Pierre Rivard, étudiant à l'Institut des Arts appliqués, Montréal. Fabricant: Francon Limitée; *en bas*: haut-parleurs. Léonard Levitan et associés Ltd. Fabricant: R.C.A. Victor.

